

28 MARS 2024

Jérémie Rhorer : « Ma seule limite est la vérité de l'œuvre »

En résidence au Grand Théâtre de Provence depuis 2018 avec son ensemble, Le Cercle de l'Harmonie, le chef de 50 ans célèbre les 200 ans de la *Missa solemnis* en dirigeant pour la première fois l'œuvre avec ses propres musiciens, et le chœur de jeunes Audi. Rencontre.

LE FIGARO. - Vous refermez le Festival de Pâques en dirigeant la *Missa solemnis* de Beethoven.

Que représente cette œuvre pour vous ?
JÉRÉMIE RHORER - La première fois que je l'ai dirigée, c'était il y a dix ans, au festival Beethoven de Varsovie. J'ai eu la chance de faire avec elle mes débuts à la Philharmonie de Berlin, il y a un an, en remplaçant Daniel Barenboïm au pupitre de sa Staatskapelle, pour les 200 ans de l'œuvre. À chaque fois, je suis frappé par sa dimension testamentaire ! De toutes ses œuvres, c'est celle qui a demandé le plus de travail à Beethoven. Il la considérait à juste titre comme un aboutissement. Techniquement, il y pousse le développement du contrepoint plus loin que jamais. D'un point de vue spirituel, c'est une œuvre dont la dimension sacrée me semble plus relever d'un humanisme érigé au

rang de mythe que de la seule tradition catholique. Il y a en ce sens quelque chose d'éminemment mozartien, mais poussé là encore à l'extrême, un mélange de joie et de souffrance que je ne retrouve nulle part ailleurs.

On vous a longtemps catalogué avec votre ensemble comme spécialiste de Mozart. Cette *Missa solemnis* ouvre-t-elle le Cercle à de nouveaux horizons ?

Le Cercle de l'Harmonie s'est toujours placé sur une ligne de crête allant du début du classicisme à la fin du romantisme. Il y a entre ces deux périodes de l'histoire de la musique quantité de chefs-d'œuvre qui ont bien trop longtemps été sacrifiés par l'absence de toute approche historicisante de ce répertoire. Et sur l'autel d'une quête d'homogénéité du son, aux dépens du message profond de ces œuvres. Qu'il s'agisse de Mozart, de Beethoven, de Brahms ou même de Verdi, que nous avons abordé dans le cadre de notre résidence au Grand Théâtre de Provence il y a quelques années, notre démarche reste la même : nous rapprocher le plus possible de la vérité du compositeur, en recontextualisant son œuvre. Vous ne pouvez diriger la *Missa solemnis* sans



« Il y a dans la *Missa solemnis* de Beethoven un mélange de joie et de souffrance que je ne retrouve nulle part ailleurs », confie Jérémie Rhorer. CAROLINE DOUTRE

vous demander ce que signifiait pour Beethoven le *Messie* de Haendel ou la musique de Palestrina, qu'il consulte au moment où il compose cette œuvre.

En tant que chef invité, on vous a vu récemment diriger Stravinsky avec l'orchestre de Birmingham ou encore Poulenc et Schoenberg au Teatro Real de Madrid. Quelles sont vos limites ?

Emil Tchakarov, qui fut l'un de mes mentors en direction, me donna un jour deux conseils : connaître la musique le plus profondément possible avant de se présenter face à l'orchestre. Et ne jamais oublier que la direction ne s'apprend qu'en dirigeant. Beaucoup d'orchestres considèrent les chefs invités comme un simple miroir dans lequel ils peuvent admirer leur excellence. Moi, je crois en l'électricité que pouvait inspirer un Georg Solti. Je crois que pour ça, il faut accepter de sortir soi-même de sa zone de confort en ne se fixant aucune limite. Riccardo Muti m'avait dit un jour : « *Ce soir, j'ai essayé un nouveau geste.* » J'admire que, à plus de 70 ans, un tel chef se considère encore en apprentissage et continue d'expérimenter. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR T. H.

En concert le 6 avril au Festival de Pâques d'Aix-en-Provence, puis le 23 avril à la Philharmonie de Paris (19^e).